

127. P. 430.

LE PETIT CHAPERON ROUGE,

OPÉRA-FÉERIE,
EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE M. THÉAULON,

MUSIQUE DE M. BOIELDIEU,

MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE LA MUSIQUE DE LA CHAMBRE DU ROI.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 30 JUIN 1818, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI.

TROISIÈME ÉDITION.

~~~~~  
PRIX : 4 fr. 50 c.  
~~~~~

A PARIS,

CHEZ VENTE, Libraire du Théâtre Royal de l'Opéra-Comique, des Menus-Plaisirs du Roi et des Spectacles de S. M., boulevard des Italiens, N^o. 7.

C. BALLARD, IMPRIMEUR DU ROI,
rue J. J. Rousseau, N^o. 8.

1818.

.....
Les Décorations sont de MM. MATHIS, DESROCHES
et BLANCHARD.

Les Machines par M. CARRÉ, Machiniste en chef
du Théâtre Royal de l'Opéra-Comique.
.....

Nota. Il n'y a d'édition avouée par l'Auteur, que celle dont
les exemplaires sont signés par l'Éditeur. Les contrefacteurs
seront poursuivis conformément aux lois.



*Toute la musique et les airs gravés de cet ouvrage se
trouvent chez M. BOIELDIEU jeune, Editeur et marchand de
musique, rue de Richelieu, n°. 80, à Paris.*

A VIRGINIE.*

S'IL est vrai que la mélodie,
Fille du ciel, ait droit d'y pénétrer,
Au céleste séjour où tu viens de rentrer
Après un court exil subi dans cette vie,
Sur Paile du zépher
Du luth de BOIELDIEU la suave harmonie
Jusques à toi doit parvenir.
Mes pauvres vers sont restés sur la terre!!!
Faibles enfans, de grâces dépourvus,
Et que ton doux regard, d'une critique amère,
Hélas! ne consolera plus.
Toutefois les accords de ce luth tutélaire,
Dont tout Paris est enchanté,
Ont caché de mes vers la triste nullité :
Un peu d'honneur les environne !!!
Par un succès inattendu, nouveau,
Ils m'ont valu cette couronne...
Je la suspends à ton tombeau!

THEAULON.

* VIRGINIE GONTIER DE BURY, Epouse de l'Auteur, morte trois jours avant la représentation de cet ouvrage, à l'âge de vingt-trois ans.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Le BARON RODOLPHE.

M. MARTIN.

ROSE D'AMOUR, sa nièce, surnommée le

PETIT CHAPERON ROUGE.

M^{me}. GAVAUDAN.

Le COMTE ROGER, sous le nom d'Alain.

M. PONCHARD.

M. JOB, Magister.

M. LESAGE.

NANETTE, prétendue de M. Job.

M^{me}. BOULANGER.

BERTHE.

M^{me}. DESBROSSES.

L'ERMITE DE LA FORÊT.

M. DARANCOURT.

EDMOND, Écuyer de Roger.

M. ROLAND.

1^{er}. BUCHERON.

M. ALLER.

2^{em}. BUCHERON.

M. GRANGER.

Écuyers de Rodolphe.

Écuyers de Roger.

Vassaux des deux Seigneuries.

Chœurs de Villageois et de Villageoises.

Bûcherons.

Génies.

Plaisirs.

CHŒURS, DANSE

ET

COMPARSEs.

*La Scène se passe dans le Vivarais, sous le règne de
Henri 1^{er}, vers l'an 1040.*

LE PETIT CHAPERON ROUGE, OPÉRA - FÉERIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un site sauvage. Un torrent qui coule entre deux montagnes, sépare les états de Rodolphe de ceux de Roger. Ils communiquent par un frêle pont jeté sur le torrent, à une très-grande hauteur. En deçà du pont on lit sur un écriteau :

« Défense de passer ces limites après la trêve de Dieu ».

Sur le devant de la scène, à gauche de l'acteur, on voit la chaumière de Berthe et l'entrée d'un hameau. Du côté opposé est un grand chêne sous lequel est une table de pierre.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Villageois et Villageoises allant au travail.)

CHOEUR.

Partons ; déjà l'aurore

Annonce le retour

Du jour ;

Le soleil naissant colore

La cime des bois d'alentour.

Altons vite à l'ouvrage ;

Puis, nous danserons dans le bois ;

Avec la danse sous l'ombrage

Le plaisir vient en tapinois.

LE PETIT CHAPERON ROUGE,

UN PÈRE, montrant l'écriteau.

Mais, voyez cette défense ;
 Dans l' bois craignez d' vous égarer ;
 Enfants, de la prudence ;
 Songez qu'à chaque instant la trèv' peut expirer.

CHŒUR.

Oui, nous aurons de la prudence ;
 A chaque instant, la trèv' peut expirer.
 Partons, etc.

(Ils se dispersent.)

SCÈNE II.

LE COMTE ROGER, EDMOND.

*(Le Comte Roger est en Berger ; il porte une houlette et un
 chalumeau.)*

LE COMTE

Voici, mon cher Edmond, le terme de mon voyage. Retournez au château : si le Comte Hermande, mon oncle, qui vient aujourd'hui chasser avec moi, arrivait en mon absence, vous me trouveriez dans ce village ; sous le nom d'Alain, j'y passe, depuis huit jours, pour un de ces pâtres de la Provence, qui vont portant, de contrée en contrée, leur houlette et leur chalumeau.

EDMOND.

Quoi ! Monsieur le Comte, c'est dans cette contrée sauvage que respire la haute et puissante Dame qui vous a rangé sous ses lois ? à coup sûr on ne l'accusera point de trop aimer le monde !... Mais je ne vois pas son château.

LE COMTE lui montrant la chaumière de Berthe.

Le voilà, mon cher Edmond.

EDMOND.

Comment ! cette chaumière ?

LE COMTE.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Le noble éclat du diadème
 N'a point, ici, séduit mon cœur ;
 Et sur le front de ce que j'aime,
 Je n'ai trouvé que la candeur.
 Seize printems forment son âge ;
 Et, pour mieux embellir ma cour,
 On lui donne dans ce village,
 Le doux nom de Rose d'Amour.

2^e. COUPLET.

Simple et naïve bergerette,
 Elle règne dans ce vallon ;
 Elle a, pour sceptre, une houlette,
 Et, pour couronne, un chaperon.
 A ses vertus on rend hommage :
 Quelques bergers, voilà sa cour ;
 Et tout béni, dans ce village,
 Le doux nom de Rose d'Amour.

EDMOND *riant*.

A merveille, Monsieur le Comte, et je vois où tendent vos projets. Depuis le refus que vous avez fait d'épouser la belle Zélinde, sœur du Baron Rodolphe, dont les états touchent aux vôtres, et depuis que ce Seigneur irrité, vous a juré une guerre éternelle, tous ses exploits se sont bornés à quelques daims tués sur vos terres, à l'enlèvement de quelques femmes de vos bons vassaux, qu'il rend toujours fidèlement pendant la trêve ; et vous voulez aujourd'hui employer les mêmes armes et tenter les mêmes conquêtes sur son territoire... (*en riant.*) Cette guerre, Monseigneur, me paraît

très-honorable, et si la saine morale ne l'approuve pas, l'humanité, du moins, n'y perdra rien.

LE COMTE.

Avant peu, mon cher Edmond, vous apprécierez mieux le dessein qui me guide.

EDMOND, *riant.*

Je retourne au château; n'oubliez pas, Monseigneur, que la trêve expire aujourd'hui, et que vous êtes sur les terres du Baron. D'après les conventions, tous ceux qui sont surpris sur le territoire ennemi, après la trêve, deviennent à l'instant vassaux du Seigneur, et si vous tombiez au pouvoir de Rodolphe.....

LE COMTE.

Rodolphe lui-même aurait peine à me reconnaître sous ce déguisement. On vient : adieu, mon cher Edmond. Placez des gardes à l'entrée de la forêt et soyez prêt à faire exécuter les ordres que vous recevrez.

(*Edmond remonte la montagne, et disparaît par le pont.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, BERTHE (*sortant de la chaumière*).

BERTHE.

Tu parlais à ce Seigneur, mon cher Alain.

LE COMTE.

Oui, Madame Berthe, je lui indiquais son chemin.

BERTHE.

Tu ne l'as pas trompé, au moins!... Alain, mon ami, tu garderas ce matin le troupeau tout seul. Il faut que Rose d'Amour aille, avant la fin de la trêve, porter à l'Ermite de la forêt ses petites provisions.

LE COMTE.

Pourquoi cet Ermite ne vient-il pas lui-même ?

BERTHE.

Il est si vieux, mon cher Alain, et cette montagne est si rapide ! Rose devait y aller hier ; mais je ne voulus pas la laisser partir ; on disait que le Loup chassait dans la forêt.

LE COMTE.

Le Loup ! Madame Berthe ?

BERTHE.

Tu sais bien qu'on appelle ainsi dans le pays notre Seigneur Rodolphe. Aussi, quand je sais qu'il doit passer par ici, il me prend un tremblement, un tremblement ! . . .

LE COMTE.

Quoi ! vous-même, Madame Berthe ?

BERTHE.

Ce n'est pas pour moi que je tremble, mon cher Alain. Je ne suis plus d'un âge à avoir peur du Loup, moi ! c'est pour Rose d'Amour.

LE COMTE.

Ne m'avez-vous pas dit, bonne Berthe, que son petit chapeau est un talisman ?.....

BERTHE.

Sans doute, et tant qu'elle le portera, elle sera préservée de

tous les pièges qui seront tendus à son innocence ; c'est pour cela que je t'ai reçu dans ma chaumière, Alain, et que je t'ai permis de garder mon troupeau avec Rose d'Amour ; mais notre Seigneur Rodolphe a, dit-on, aussi un talisman qui le fait aimer de toutes les femmes, et je crains que sa bague enchantée ne soit plus puissante que le chaperon. Ah ! pourquoi n'ai-je pas ma chaumière dans les états de Monseigneur le Comte Roger ! c'est un digne homme, celui-là ! on ne l'a pas surnommé le Loup ! il protège l'innocence, il encourage la vertu !

LE COMTE, *à part, en riant.*

Voilà un éloge bien placé !

BERTHE.

Il a pourtant eu tort de ne pas épouser la sœur de notre baron. Ce mariage nous aurait valu la paix, et notre chère Zélinde, qui faisait tant de bien dans le pays, ne nous aurait pas quittés pour aller en pèlerinage en Palestine.

LE COMTE, *riant.*

J'ai entendu dire, bonne Berthe, qu'elle était partie avec le seigneur Raymond, un jeune écuyer de son frère, qui allait à la croisade.

BERTHE.

C'est de la calomnie, mon cher Alain ; c'est de la calomnie ! La comtesse Zélinde ne passait jamais dans ce hameau sans entrer dans ma chaumière, pour embrasser Rose d'Amour et me dire quelque chose d'obligeant. Je lui dois tout ce que je possède ; en un mot, c'est la vertu même.... Mais que vois-je ? ne sont-ce pas des gardes de M. le baron que j'aperçois ?

LE COMTE.

Ils sont avec M. le magister.... ils viennent par ici !

BERTHE

Que veut dire tout cela ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. JOB, précédé de Gardes.

M. JOB. *Il porte à la main un énorme bouquet.*

Bonjour, madame Berthe.

BERTHE.

Votre servante, monsieur Job; vous êtes matinal aujourd'hui.

M. JOB.

Les approches de l'hymen, madame Berthe, nous causent de cruelles insomnies! Vous savez que j'épouse la petite Nanette.

BERTHE.

On disait qu'elle ne voulait pas de vous, monsieur le Magister.

M. JOB.

Erreur, madame Berthe, erreur! et mon mariage va le prouver. Mais une affaire importante m'amène. (*Allant vers la table.*) Madame Berthe, appelez votre fille adoptive.

LE COMTE, *à part.*

Quel est son dessein?

BERTHE, *s'animant.*

Que lui voulez-vous, à ma fille, monsieur le Magister? je suis ici pour vous répondre.

M. JOB.

Ce n'est pas la même chose. Faites-la venir : je parle au nom de M. le Baron.

LE COMTE, *à part.*

Rodolphe! ciel!

BERTHE, *à part.*

Ah! mon Dieu! (*Haut*) Mais, monsieur le Magister....

M. JOB.

Vous hésitez, je crois... Gardes, qu'on me l'amène. (*Les gardes font un mouvement vers la porte; Rose d'Amour en sort : à son aspect, et par un mouvement spontané, les gardes se rangent pour la laisser passer.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROSE D'AMOUR. (*Elle est coiffée de son chaperon rouge.*)

ROSE D'AMOUR.

Me voilà, ma mère, me voilà. Faut-il partir pour l'ermitage?

BERTHE.

Oui, sans doute; mais, parle à M. le Magister auparavant.

ROSE D'AMOUR.

A M. Job? (*En riant.*) Quand je lui aurai dit bonjour, je n'aurai plus rien à lui dire.

M. JOB, *assis.*

Approchez, ma belle enfant, approchez. Répondez à mes questions, et n'oubliez pas que je suis investi des pouvoirs de Monseigneur.

BERTHE, *tremblante.*

Notre bon Seigneur!

ROSE D'AMOUR.

Celui qu'on appelle *le Loup*?

M. JOB.

Silence! petite fille, silence! ne proférez point, devant moi, des mots attentatoires au respect qui est dû à Monseigneur.

BERTHE.

Excusez, monsieur le Magister : c'est un enfant; et puis, elle ne fait que répéter ce qu'elle entend dire à tout le monde.

M. JOB.

Répondez, mademoiselle; votre nom?

ROSE D'AMOUR.

Rose d'Amour, surnommée *le Petit Chaperon rouge.*M. JOB, *à part, avec sentiment.*

Rose d'Amour! ce nom conviendrait à ma Nanette. (*Il écrit. Haut.*) Le nom de vos parens?

ROSE D'AMOUR.

Je n'en ai point, monsieur le Magister.

BERTHE.

L'ermite seul les connaissait : tout ce qu'il m'a dit en me confiant cet enfant, c'est qu'ils étaient vassaux de notre... bon Seigneur.... et que leur misère était extrême.

LE COMTE, *à part.*

Pauvre Rose!

M. JOB.

J'entends, c'étaient de petites gens. (*à Rose d'Amour.*) Quel âge avez-vous ?

ROSE D'AMOUR.

Seize ans, monsieur le Magister.

M. JOB, *écrivain.*

(*A part, avec sentiment.*) C'est l'âge de ma Nanette!
(*Haut, se levant.*) Voilà tout ce que je voulais savoir. Madame Berthe, cet enfant m'intéresse; il faut lui donner une brillante éducation : je m'en charge; je lui apprendrai à lire.

ROSE D'AMOUR, *lui arrachant vivement et avec fierté le papier sur lequel il vient d'écrire.*

A lire, à moi!.... (*Elle lit avec assurance*) : « Liste des
jeunes filles de ce hameau, qui, ayant atteint leur seizième
année, doivent tirer au sort.... »

LE COMTE, *à part.*

Qu'entends-je ?

BERTHE.

Tirer au sort !

M. JOB, *reprenant le papier.*

C'est bien, c'est très-bien ! avec mes leçons.....

BERTHE, *vivement.*

Monsieur Job, quel est donc ce papier ?

M. JOB, *avec importance.*

C'est la moindre des choses ! Vous êtes assez vieille, madame Berthe, pour avoir vu, autrefois, dans la seigneurie de M. le Baron..... un usage qui voulait... que tous les ans..... dans un village du fief que le seigneur daignait nommer.....

le sort désignât une jeune fille de seize ans, pour aller, pendant trois mois, cultiver les fleurs du château.... C'est après avoir passé ce tems d'épreuve sous les yeux de Monseigneur.... qu'elle recevait... si elle s'était bien comportée... une dot considérable qui la mettait à même de faire un bon mariage.

BERTHE.

Je m'en souviens, monsieur le Magister; il y a quarante ans que le sort tomba sur moi, (*à part et en soupirant*) et je revins avec la dot.

M. JOB.

Monsieur le baron Rodolphe, notre très-honoré et très-puissant seigneur, qui cherche tous les moyens de rendre heureux ses vassaux, vient de rétablir cet usage, et, en ma considération, c'est sur ce hameau qu'il a d'abord jeté les yeux.

LE COMTE, *à part.*

Ciel!

M. JOB.

C'est aujourd'hui, sur cette place, en présence de tous les habitans, et devant Monseigneur, que le sort doit prononcer. Aimable Rose d'Amour! je suis désespéré de ne pouvoir faire quelque chose pour vous dans cette circonstance; mais je suis intègre, et toutes les filles du hameau qui ont atteint leur seizième année sont sur ma liste, (*à part*) excepté ma Nanette! Ma ronde est terminée; allons lui porter ce bouquet. (*Haut*) Au revoir, mes amis. (*Il sort avec les gardes.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, ROSE D'AMOUR, BERTHE.

TRIO.

LE COMTE.

Rose d'Amour est jeune et sage;
 Elle doit plaire à Monseigneur.
 Perfide loi ! cruel usage !
 Pour des vassaux, ah ! quel malheur !

ROSE D'AMOUR.

Qu'il serait doux d'être, à mon âge,
 Conduite auprès de Monseigneur;
 Mais, par malheur, dans le village,
 Il est connu pour un trompeur.

BERTHE.

Je fus aussi, dans mon jeune âge,
 Conduite auprès de Monseigneur;
 Je me souviens de cet usage;
 Pour nos enfans, ah ! quel malheur !

LE COMTE.

Ah ! sur ton sort, aimable Rose,
 Combien mon cœur est tourmenté !

BERTHE.

Ah ! sur ton sort, ma chère Rose,
 Combien mon cœur est tourmenté !

ROSE D'AMOUR, *gâtement*.

Moi, sur le ciel je me repose.

LE COMTE *et* BERTHE.

Quelle heureuse sécurité !

ROSE D'AMOUR, *gâtment.*

- » Rose d'Amour, m'a dit l'Ermite,
- » Près des méchans, sois sans effroi...
- » Vas, ne crains rien, pauvre petite,
- » Ce Chaperon veille sur toi. »

LE COMTE *et* BERTHE.

Pauvre petite ! pauvre petite !
Ah ! combien je tremble pour toi !

LE COMTE.

Elle est modeste, aimable et sage, etc.

ROSE D'AMOUR.

ENSEMBLE.

Qu'il serait doux d'être, à mon âge, etc.

BERTHE.

Je fus aussi, dans mon jeune âge, etc.

LE COMTE.

Comment pouvez-vous croire, Rose, que ce petit chaperon?..

ROSE D'AMOUR.

Je le crois, Monsieur Alain, parce que l'Ermite me l'a dit et qu'il ne m'a jamais trompée. Avant votre arrivée, par exemple, ne m'avait-il pas dit : « Rose d'Amour, aucune puissance humaine ne pourra te faire quitter ton petit chaperon » contre ta volonté ; mais tu as seize ans accomplis, voici le » moment de ne plus t'en séparer. Méfie-toi surtout d'un jeune » pâtre que tu verras bientôt dans la chaumière de la bonne » Berthe. Ce jeune homme sera doux, aimable, complaisant... » Il ne m'a pas trompée, Monsieur Alain!..

BERTHE.

Oh ! ça, c'est vrai !

ROSE D'AMOUR.

« Mais il n'est rien moins que ce qu'il veut paraître, ajouta-t-il, et il a le cœur rempli de malice et de méchantes intentions ».

BERTHE

Comment ! l'Ermite a dit cela ?...

LE COMTE.

Vous voyez bien, Rose, qu'il vous a trompée.

ROSE D'AMOUR.

Oh ! non, il ne m'a pas trompée ; car il m'avait dit que je vous aimerais.

LE COMTE.

Chère Rose !

ROSE D'AMOUR.

Et de plus, que, si je ne quittais pas mon petit chaperon, vous deviendriez un jour mon meilleur ami ! Aussi, le voilà : c'est pour toujours.

LE COMTE.

Eh quoi ! Rose, vous ne le quittez jamais ?

ROSE D'AMOUR.

Jamais !... qu'en présence de l'Ermite et avec sa permission.

BERTHE.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce donc que je vois venir là ?

LE COMTE (*regardant*).

Ce sont toutes les fillettes du hameau : elles paraissent bien effrayées.

ROSE D'AMOUR.

C'est qu'elles auront vu Monseigneur le Loup !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, les jeunes filles du hameau accourant toutes effrayées.

LES JEUNES FILLES.

Oui, c'est Monseigneur !
 Dans ce hameau , que vient-il faire ?
 A ses yeux , comment se soustraire !
 Quelle frayeur !
 Fuyons , c'est Monseigneur.

LES VILLAGEOIS.

Vive Monseigneur ! vive Monseigneur !

SCÈNE VIII.

RODOLPHE , M. JOB , SUITE.

(*Rodolphe entre au milieu des femmes qui s'enfuient.*)

M. JOB.

Jouissez , Monseigneur , jouissez de l'alégresse et du plaisir
 que cause votre arrivée dans ce hameau.

RODOLPHE.

C'est un singulier pays que celui-ci ! Les femmes m'y donnent
 au diable , et les maris chantent mes louanges.

M. JOB.

Depuis que je suis dans ce hameau , Monseigneur , la civili-
 sation y a fait des progrès sensibles.

RODOLPHE.

Je veux beaucoup de bien à ce canton , Magister ; et je le
 prouverai.

M. JOB.

Monseigneur cherche tous les moyens de faire des heureux.

RODOLPHE.

Oui, Magister, et surtout des heureuses. C'est pour cela que je viens de rétablir dans mon fief un usage que mon père avait supprimé, je ne sais trop pourquoi; car enfin il n'a rien que de très-moral! Le beau mérite pour une jeune fille d'être sage au fond d'un hameau, et parmi des villageois qui ressemblent aux ours de ces montagnes! tandis que dans le château, presque au milieu d'une cour brillante, la vertu paraît dans tout son jour, et, en récompensant la sagesse, le Seigneur sait du moins à quoi s'en tenir.

M. JOB.

Ah! Monseigneur, que les hommes!... Je veux dire que les femmes sont injustes! Elles vous ont surnommé le Loup, tandis que votre bonté...

RODOLPHE.

Ne m'en parlez pas, Magister, c'est une indignité! M'appeler le Loup! moi qui suis la douceur même!

M. JOB.

Monseigneur, c'est ce que je leur dis chaque jour

RODOLPHE.

Moi qui ai pour les femmes tant de vénération!... tant de respect!

M. JOB.

C'est ce que je leur répète sans cesse. Savez-vous ce qu'elles me répondent, Monseigneur?

RODOLPHE.

Eh! que vous répondent-elles, Magister?

M. JOB.

Qu'elles vous connaissent mieux que moi!

RODOLPHE.

C'est possible!

M. JOB.

Non, Monseigneur, cela n'est pas possible, et personne ne connaît comme moi votre bonté, votre loyauté, votre vertu, votre....

RODOLPHE.

Assez, assez, mon cher Magister : puisque les femmes me haïssent ici, je veux me venger d'elles par des bienfaits, et je commencerai par votre prétendue.

M. JOB, *surpris.*

Comment, Monseigneur?

RODOLPHE.

Mon Sénéchal m'a parlé de vos projets, et je les approuve.

M. JOB, *à part.*

Hum! maudit Sénéchal!

RODOLPHE.

Il dit votre future fort jolie. (*Prenant des tablettes.*) Vous la nommez?

M. JOB.

Nanette, Monseigneur.

RODOLPHE, *feuilleter ses tablettes:*

Je n'ai pas ce nom-là sur mes tablettes. Magister, vous me l'amenez au château, et vous me la présenterez. Vous connaissez ma bonté, ma vertu, ma loyauté....

M. JOB.

Monseigneur!

RODOLPHE.

Vous êtes un digne homme, Monsieur Job, et je vous estime fort. Allez rassembler tout le hameau, et que tout soit prêt pour la cérémonie ; nous la ferons sur cette place : que cela soit gai, surtout !

M. JOB.

Nous tâcherons de vous amuser.

RODOLPHE.

Vous êtes homme à cela, Monsieur Job. Allez, et ne perdez pas de tems... Ah ! j'oubliais : Magister, préparez le scrutin d'avance, et mettez sur tous les billets *Rose d'Amour*, afin que le hasard désigne cette jeune fille.

M. JOB, *stupéfait.*

Quoi ! Monseigneur, vous voulez ?....

RODOLPHE.

Oui, je l'ai décidé dans ma sagesse. Mon Sénéchal m'a parlé de la vertu de cette jeune personne ; et je veux saisir l'occasion de la récompenser comme elle le mérite.

M. JOB.

Mais l'impartialité, Monseigneur !

RODOLPHE.

Soyez tranquille, Monsieur Job ; cela n'empêchera pas Mademoiselle Nanette de venir au château.

M. JOB.

Monseigneur est ici le maître, et puisqu'il veut honorer de ses bienfaits la belle Rose d'Amour, Monseigneur sera satisfait. (*A part.*) Hum ! maudit Sénéchal ! (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

RODOLPHE, SUITE.

RECITATIF.

C'est vainement, naïves pastourelles,
 Que vous fuyez, et craignez de me voir.
 Ce talisman dompte les plus rebelles
 Et vous soumet à mon pouvoir!

AIR.

* Anneau charmant, si redoutable aux belles,
 C'est à toi seul que je dois le bonheur;
 Par ton pouvoir je vois les plus cruelles,
 Avec orgueil, partager mon ardeur.

Lorsqu'une belle, à mes désirs contraire,
 Ou me dédaigne, ou veut me fuir,
 A ses yeux, anneau tutélaire,
 Il suffit alors de l'offrir.
 A cet aspect, un langoureux délire
 S'empare tout-à-coup de ses sens éperdus,
 Et son regard semble me dire :
 Je ne résiste plus.

Naïves pastourelles,
 Gentilles jouvencelles,
 Appelez-moi le loup,
 Ce nom me plaît beaucoup.

Mais voici mes bons vassaux. D'après le bien que mon Sénéchal m'en a dit, je suis impatient de voir ce petit Chaperon rouge.

* Cet anneau, placé à la main droite, doit être très-riche et très-apparent.

SCÈNE X.

RODOLPHE, M. JOB, BERTHE, LE COMTE mêlé parmi les Villageois, ROSE D'AMOUR et toutes les Filles du village marchant deux à deux, et venant saluer RODOLPHE. Le Magister est à la tête du cortège.

(*Des Villageois portent un siège de verdure orné de guirlandes, que l'on pose à droite de l'acteur et où se place Rodolphe*).

MARCHE.

M. JOB, *bas à Rodolphe.*

Monseigneur, vos ordres sont exécutés, et tous les bulletins portent le nom de Rose d'Amour.

RODOLPHE, *à part.*

On ne m'a pas trompé; elle est charmante.

ROSE D'AMOUR, *le regardant, à part.*

Monseigneur le Loup n'a pas l'air bien méchant.

RODOLPHE, *à part.*

Le joli minois!

BERTHE, *à part.*

Miséricorde! comme il la regarde!

M. JOB.

Si Monseigneur veut le permettre, avant de procéder à la cérémonie, je vais, pour l'égayer, faire chanter et danser nos jeunes filles.

RODOLPHE.

Mais c'est fort bien imaginé, Monsieur Job; j'aime beaucoup à voir danser les jeunes filles.

M. JOB.

Alain! Alain!

LE COMTE, *à part.*

Ciel!

M. JOB.

Où est-il donc ce jeune pâtre provençal qui fait si bien sauter nos fillettes ?

LE COMTE, *à part.*

Si Rodolphe allait me reconnaître!

M. JOB.

Approche, prends ton chalumeau; et vous, jeunes bergères, faites voir à Monseigneur que la danse n'est pas incompatible avec la vertu !... Aimable Rose d'Amour, c'est vous...

BERTHE, *en colère, l'interrompant.*

Que ne faites-vous chanter Mam'selle Nanette, Monsieur le Magister ?

M. JOB.

Silence, Madame Berthe, silence; Monseigneur désire entendre chanter Mademoiselle.... N'est-ce pas, Monseigneur ?

ROSE D'AMOUR.

Ah! mon Dieu! il ne faut pas tant se faire prier pour cela. Monseigneur le veut, eh bien! je chanterai..... et si cela peut même lui faire plaisir.... je danserai.... Allons, Monsieur Alain, mon air favori.

LE COMTE, *à part.*

L'aimable occupation pour un des premiers Seigneurs de la province!

RONDE.

ROSE D'AMOUR.

PREMIER COUPLET.

Depuis long-tems, gentille Annette,
 Tu ne viens plus sous la coudrette
 Danser au son du chalumeau,
 Lorsque tu quittes le hameau ;
 Fuyant les plaisirs de ton âge,
 Tu vas rêver dans le bocage.

Dis-moi
 Pourquoi ?

Ah! dame, pourquoi! c'est bien embarrassant à dire, voyez-vous....

(Contrefaisant la voix d'Annette.)

Dancez, jeunes compagnes,
 La ronde des montagnes ;
 Un jour vous saurez, comme moi,
 Pourquoi !

(Rose d'Amour et les jeunes filles dansent une ronde du pays, appelée la Farandole.)

CHŒUR et DANSE.

Dancez, jeunes compagnes, etc.

ROSE D'AMOUR.

2^e. COUPLET.

Lorsque tu vas dans le bocage,
 Si tristement chercher l'ombrage,
 En même tems, au fond du bois,
 Lubin se glisse en tapinois ;
 Souvent le hasard vous rassemble,
 Et l'on vous voit rêver ensemble ;

Dis-moi
 Pourquoi ?

Vous voulez le savoir, mamselle? — Oui, mamselle; cela me ferait plaisir, et toutes tant que nous sommes ici, nous ne demandons pas mieux que d'apprendre quelque chose de nouveau,.... si c'est possible!

(*Même jeu, avec la voix d'Annette.*)

Dancez, jeunes compagnes,
La ronde des montagnes, etc.

CHŒUR et DANSE.

Dancez, jeunes compagnes, etc.

ROSE D'AMOUR.

3^e. COUPLET.

A ta retraite tant chérie,
Tu vas toujours, par la prairie,
Et d'une fleur, chaque matin,
Nous te voyons parer ton sein.
Le soir, hélas ! à la veillée,
La pauvre fleur est effeuillée ;

Dis-moi

Pourquoi ?

Vous êtes curieuse, mamselle Isabeau ! — Il ne faut pas rougir pour cela, mamselle Annette ; une fleur ! cela s'effeuille si vite ! (*avec malice*) Oui ; mais pourquoi cela s'effeuille-t-il ?

(*Avec la voix d'Annette.*)

Dancez, jeunes compagnes,
La ronde des montagnes, etc.
Un jour vous saurez, comme moi,
Pourquoi.

CHŒUR et DANSE.

Dancez, jeunes compagnes, etc.

RODOLPHE, se levant.

Magister, je suis très-content : hâtez-vous de remplir mes intentions ; je suis impatient de récompenser l'innocence... et la vertu.

FINALE.

M. JOB.

Monseigneur, tout est prêt pour la cérémonie.

On peut commencer à l'instant.

LE COMTE, à part.

Si Rose allait m'être ravie !

Je frémis en y songeant.

RODOLPHE.

Ah ! comblez leur douce espérance ;

Assurez leur félicité ;

La couronne de l'innocence

Émbellit ençor la beauté !

LE PETIT CHAPERON ROUGE,

CHŒUR.

La couronne de l'innocence
Embellit encor la beauté.

ROSE D'AMOUR, BERTHE *et* LE COMTE.

Dieu puissant ! sauve l'innocence ;
Je n'espère qu'en ta bonté.

M. JOB.

La justice toujours me guide ;
(*Au Comte.*)
Viens, Alain, timide étranger,
Que par toi le sort se décide.

LE COMTE.

Juste ciel ! viens me protéger.

(*Il traverse la scène et vient se placer près de la table, en cherchant à cacher sa figure à Rodolphe. Tous les yeux sont sur lui.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Mon cœur bat. Je tremble.

ROSE D'AMOUR.

J'espère !

RODOLPHE, *à part.*

Heureux jour ! moment prospère !

(*Le Comte plonge sa main dans l'urne ; en ce moment l'ermite de la forêt paraît sur le pont et étend vers la scène le bâton qu'il porte. Le Comte tire un billet ; l'Ermite se retire.*)

BERTHE.

O ciel ! daigne la protéger.

M. JOB, *au Comte.*

A monsieur le Baron va le porter toi-même.

(*A part.*)

Il sait déjà ce qu'il contient.

(*Au Comte, qui hésite.*)

Eh bien ! qui te retient !

(*Le Comte remet le billet à Rodolphe en détournant la tête.*)

OPÉRA-FÉERIE.

LE COMTE, *à part.*
Mon embarras est extrême.

BERTHE.

Je meurs de peur.

RODOLPHE, *l'ouvrant, sans lire encore.*

Rose d'Amour est ma conquête.

(*haut.*)

Mes amis, le sort protecteur

A nommé (*il lit; surprise*) Nanette!

LE CHŒUR.

Nanette!

M. JOB, *attéré.*

Nanette!

RODOLPHE.

Magister, c'est un malin tour.

M. JOB, *tui présentant l'urne.*

J'ai mis partout *Rose d'Amour.*

RODOLPHE.

Magister, vous perdez la tête.

(*Ouvrant tous les billets.*)

Nanette! Nanette! Nanette!

LE CHŒUR.

Il avait mis partout Nanette.

RODOLPHE.

C'est affreux, en vérité;

C'est une indignité.

M. JOB.

J'en avais excepté Nanette;

Je m'y perds en vérité!

RODOLPHE, *remontant la scène, aux villageois.*

Nanette est aimable et sincère;

On vante surtout sa beauté;

Mais, en bon seigneur, en bon père,

Je ne dois voir que l'équité.

(*Il se place à la table. Tous les personnages l'entourent, excepté Berthe, Rose, et le Comte.*)

LE CHŒUR.

Que va-t-il faire?

ROSE D'AMOUR.

Ah! comme il paraît irrité.

M. JOB.

Je suis d'une colère !
C'est un prodige en vérité.

(*Rodolphe écrit.*)

BERTHE.

J'ignore encor ce qu'il médite ;
Mais tout augmente mon effroi.
Ma chère enfant , cours chez l'Ermite,
Et que le ciel veille sur toi.

(*Rose d'Amour va chercher le pot de beurre et la galette.*)

BERTHE et LE COMTE.

Juste ciel ! prends sa défense ;
Je n'espère qu'en ta bonté.

(*A Rose d'Amour, revenant.*)

Adieu ; silence !...
De la prudence !

LE COMTE.

Je vais accompagner ses pas.

BERTHE.

Non, non, je ne le veux pas ;
Adieu, adieu ; silence !
De la prudence !

(*Rose d'Amour s'enfuit.*)M. JOB, *l'apercevant au moment où elle passe le pont.*

Monseigneur ! Monseigneur !
Regardez.

RODOLPHE, *se levant.*

Que vois-je !

BERTHE.

O douleur !

RODOLPHE.

Allez, volez ! qu'on la ramène !

BERTHE.

Ah ! Monseigneur, voyez ma peine !

CHŒUR

Obéïssons à Monseigneur.

(*Rose a disparu. Les gardes et les villageois s'élancent pour la poursuivre. Edmond et des soldats paraissent sur le pont; l'un d'eux sonne de la trompette. Silence et tableau sur la scène.*)

EDMOND, *d'une voix forte.*

De ces états on vous défend l'entrée ;
Au nom de Monseigneur, la trêve est expirée.

TOUS.

Ciel ! quel malheur !

BERTHE.

O douleur !

LE COMTE, *bas à Berthe.*

Rassurez-vous ; Roger sera son protecteur.

LE CHŒUR.

Ciel ! sois en ce jour son protecteur.

RODOLPHE, *à part.*

Je perdrais toute espérance
D'avoir le prix de mon ardeur !...

CHŒUR *et* ACTEURS.

Que dit-il ? Dans ses yeux, quelle colère,
Quel dessein remplit son cœur ?
J'en frémis ; c'est en vain qu'elle espère
Se soustraire à son ardeur !
O ciel, de l'innocence,
Sois en ce jour le protecteur.

BERTHE.

Que faut-il que j'espère ?
Je redoute sa fureur.

LE COMTE, *bas.*

Ah ! calmez-vous, bonne mère ;
C'est en vain qu'il espère
La soustraire à mon ardeur.

LE PETIT CHAPERON ROUGE,

RODOLPHE.

Ce départ me désespère ;
C'est en vain qu'on espère
La soustraire à mon ardeur.
Courons, courons à l'Permitage.....
Je sens mon cœur frémir de rage.
La rage est dans mon cœur.

TOUS.

Ciel! ô ciel! de l'innocence,
Sois en ce jour le protecteur ;
Il perd toute espérance :
La rage est dans son cœur!

FIN DU PREMIER ACTE.

 ACTE II.

Le Théâtre représente une sombre forêt. Un banc de gazon, à droite de l'acteur, est placé sous un berceau.

SCÈNE PREMIÈRE.

BUCHERONS *coupant du bois. (On entend le cor par intervalles.*

CHOEUR.

Travaillons avec courage ;
Travaillons, allons, abattons.
Amis, au sein de not' ménage,
Ce soir, nous nous reposerons.

PREMIER BUCHERON, *du haut de son arbre.*

Pierre! est-ce notre bon seigneur le comte Roger qui chasse aujourd'hui dans la forêt?

DEUXIÈME BUCHERON, *de même.*

Non, il n'est pas au château. C'est le comte Hermande son oncle, le plus déterminé chasseur de tout le pays : il fait la chasse aux loups : cette forêt en est remplie.

SCÈNE II.

LES MÈNES, RODOLPHE. *(Il est vêtu d'un simple habit de piqueur du Comte, et porte un cor de chasse en bandouillère.)*

RODOLPHE, *aux Bûcherons.*

Mes amis, pourriez-vous m'indiquer le chemin de l'ermitage?

PREMIER BUCHERON.

Vous êtes piqueur de M. le Comte, et vous ne connaissez pas la forêt?

RODOLPHE, *riant.*

Il y a si peu de tems que je suis à son service!

PREMIER BUCHERON.

Suivez toujours la grande avenue; vous trouverez une petite croix de pierre; tournez à droite, puis à gauche, puis encore à droite, et en marchant toujours devant vous, vous arriverez à l'ermitage, s'il plaît à Dieu.

RODOLPHE, *à part.*

Les drôles voudraient-ils m'égarer?

PREMIER BUCHERON.

Allons, enfans; (*sautant de l'arbre*) voilà l'heure de dîner. Emportez ces fagots. (*Ils chargent les fagots sur leurs épaules*) Bonne chasse, camarade.

RODOLPHE.

Encore un mot, de grâce. N'y a-t-il pas un autre chemin pour aller du pont à l'ermitage?

PREMIER BUCHERON.

Non, bon soir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

RODOLPHE *seul.*

La trêve est expirée, et me voilà sur les terres du Comte!.... heureusement on chasse dans la forêt, et ce déguisement me met à l'abri de tout soupçon..... d'ailleurs, je n'ai aujourd'hui que des intentions bien pacifiques. Je ne viens poursuivre ni le daim timide de la montagne, ni la naïve bachelette du

vallon; (*en riant*) je viens guetter une brebis innocente que son imprudence écarte du troupeau. Rose d'Amour a quitté le hameau pour se rendre à l'ermitage... et puisque, (*riant.*) suivant le Magister, le ciel et son chaperon la privent du bonheur de venir au château, cette forêt mystérieuse me paraît favorable à l'épreuve que je veux tenter.... Elle a fait sur moi la plus vive impression, et je n'ai jamais mieux connu le prix de mon talisman.... Mais, que vois-je? une jeune fille!.... elle vient de ce côté... Ah! Ce n'est pas mon cher petit Chaperon... (*riant.*) qu'importe, si elle est jolie : voyons cela. (*Il se cache derrière les buissons, qui forment le berceau.*)

SCÈNE IV.

RODOLPHE, NANETTE, *un petit paquet sous le bras.*

NANETTE, *s'arrêtant sous un arbre à gauche.*

Ah! à la parfin, je pourrons me reposer.... J'apercevons tout près d'ici des bucherons; j'n'ons plus peur. (*Elle s'assied sur un tronç d'arbre.*)

RODOLPHE, *à part.*

La voilà pourtant! (*riant*) dans la gueule du loup.

NANETTE.

Je ne sais vraiment à quoi pense M. le Magister de me faire traverser ainsi toute seule cette grande forêt.

RODOLPHE, *à part.*

Le Magister! écoutons.

NANETTE.

Ce matin il m'a défendu de paraître devant Monseigneur comme les autres.

RODOLPHE, *à part.*

Qu'entends-je?

NANETTE.

Et il n'a pas voulu me mettre sur la liste des jeunes filles qui tiraient au sort pour aller au château.

RODOLPHE, *à part.*

Voyez-vous, ce vieux renard !

NANETTE.

J'aurions pourtant ben désiré d'y aller !... je me serions ben comportée.... j'aurions été ben docile.... Monseigneur m'eût donné la dot... et ce n'est pas M. le Magister qui m'épouserait.

RODOLPHE, *à part.*

Comment!.... ce serait là cette petite Nanette ! (*En riant.*)
On a bien raison de le dire : on ne peut éviter son sort.

NANETTE.

Que je le détestons, ce magister, depuis que je devons être sa femme !

RODOLPHE, *à part.*

Jolies petites dispositions !

NANETTE.

C'est par jalousie, j'en suis sûre, qu'il m'envoie à l'ermitage aujourd'hui.

RODOLPHE, *à part.*

L'heureux mortel que cet ermite !

NANETTE.

Il a peur de Monseigneur ! comme si Monseigneur empêchait les jeunes filles d'être sages ! Il se mettrait à genoux devant moi, avec tous ses biaux habits, qu'il n'obtiendrait pas tant seulement mon bouquet.

RODOLPHE, *à part.*

Oui-dà ! nous allons voir.

NANETTE.

Mais, je m'somme assez reposée.... il faut se rendre ben vite à l'ermitage. Si M. le Magister y arrivait avant moi, il n'voudrait peut-être plus m'épouser, et puisque j'suis orpheline et sans dot, il vaut encore mieux un méchant mari que pas du tout. (*Elle se lève.*) Partons.... (*Regardant de tous côtés.*) Eh bien! de quel côté faut-il tourner à présent?

RODOLPHE, *s'approchant en riant.*

Rassurez-vous, mon enfant; vous voilà... dans le bon chemin.

NANETTE, *avec un cri.*

Ah mon Dieu! c'est Monseigneur! (*Elle veut s'enfuir.*)

DUO.

RODOLPHE.

Restez, belle Nanette :
Pour mon cœur, quel plaisir nouveau !
Je vois en vous la bergerette
La plus aimable du hameau.

NANETTE.

Il ne faut pas que je m'arrête ;
Du Magister j' crains l' courroux.
Je ne suis qu'une bergerette ;
Je n' dois pas causer avec vous.

RODOLPHE.

Au bois, vous allez donc seulette ?

NANETTE.

Monsieur l' Magister l'a voulu.

RODOLPHE.

Peut-être, il vous suit en cachette.

NANETTE.

Non, il sait bien qu' j'ons d' la vertu.

RODOLPHE.⁴

Que je voudrais, belle Nanette,
Recevoir de vous ce bouquet,
Qui, près de cette colerette,
Sert de parure à ce gentil corset !

NANETTE.

Non ; j'savons à quoi c'la nous engage ;
Et jamais, Monseigneur, jamais,
Aux garçons de notre village,
Je n'avons donné de bouquet.

RODOLPHE, *à part.*

ENSEMBLE.	{	Je ris de sa résistance.
		Un peu de confiance.
		NANETTE, <i>à part.</i>
		Oh ! j' ferons résistance ; J'ons d' la vertu, vraiment

RODOLPHE, *à part.*

De la vertu !...

Employons le talisman.

(S'approchant d'elle, d'un air patelin.)

En échange, belle Nanette,
De ce bouquet que je regrette,
J'aurais donné ce diamant.

NANETTE.

Simple fillette de village,
Que m'importe ce diamant !
J'aime bien mieux rester sage.

RODOLPHE.

Regardez-le seulement.

NANETTE.

Voyons donc ce beau diamant....

RODOLPHE, *riant.*

Nous y voilà, nous y voilà.

NANETTE, *regardant l'anneau.*

Ah !

(Elle porte vivement la main à son cœur et reste toute interdite, frappée par le pouvoir du talisman.)

NANETTE, à part.

Bonheur extrême !
Que je n'e conçois pas.

RODOLPHE, à part.

Bonheur extrême !
O l'aimable embarras !

(*Rodolphe s'approchant d'elle d'un air patelin.*)

Je voulais cette fleur nouvelle ;
Pourrais-tu me la refuser ?

(*Nanette détache son bouquet et le donne à Rodolphe.*)

(*Avec émotion.*)

N'aurais-je pas encor, ma belle,
Avec cette fleur, un baiser ?

Réponds, réponds....

(*Rodolphe s'approche de Nanette ; il l'embrasse : elle fait un mouvement qui doit exprimer ce qui se passe dans son ame.*)

RODOLPHE et NANETTE, à part.

Quel trouble ! quel délire !

S'empare de { son
 { mon cœur.

Comme il bat ! comme il soupire !...

O moment enchanteur !

RODOLPHE, revenant à elle avec malice.

Au bois vo us allez donc seulette ?

NANETTE, naïvement.

Monsieur P Magister Pa voulu !

RODOLPHE.

Pent-être, il vous suit en cachette.

NANETTE, vivement.

Non, non.

RODOLPHE, riant.

Ah ! oui.

C'est qu'il connaît votre vertu !

NANETTE.

Quel trouble, quel délire,
Vient agiter mon cœur!
Je tremble, je soupire....
O moment enchanteur!

RODOLPHE.

Quel trouble! quel délire!
Vient agiter son cœur.
Elle tremble et soupire....
O moment enchanteur!

(*Il s'approche d'elle et veut l'embrasser une seconde fois.*)

LE COMTE, *les apercevant.*

Téméraire!

NANETTE, *effrayée et s'enfuyant.*

Ah mon Dieu! v'là quelqu'un.

SCÈNE V.

RODOLPHE, LE COMTE (*tenant encore la houlette*).

RODOLPHE.

Eh mais! c'est ce jeune pâtre du hameau. De quel droit oses-tu?... (*Il s'approche de lui.*)

LE COMTE.

Que vois-je! Rodolphe dans mes états!...

RODOLPHE.

Le comte Roger! la rencontre est singulière!

LE COMTE.

Elle est du moins inattendue. (*En riant.*) Il paraît que M. le Baron chasse aujourd'hui sur mes terres?

RODOLPHE, *gaiement, montrant la houlette de Roger.*

Il paraît que M. le Comte mène pâtre ses moutons sur les miennes?

LE COMTE.

Baron Rodolphe ! vous vous exposez à devenir mon vassal.

RODOLPHE.

Comte Roger ! vous avez couru les risques d'être le mien.

LE COMTE.

Je n'abuserai point de l'avantage que le hasard me donne en ce moment sur vous, et je ne laisserai pas échapper l'occasion de vous prouver que je veux mettre fin à nos différens.

RODOLPHE.

Comte ! ils ne peuvent être terminés que par votre union avec Zélinde, ma sœur.

LE COMTE, *riant*.

Baron ! vous m'avez donc juré une guerre éternelle ? Il est à cet hymen un obstacle insurmontable.

RODOLPHE, *gaiement*.

Eh bien ! Comte, comme il vous plaira. Je tiens beaucoup à être en guerre avec vous, moi ! cela me donne le droit de chasser sur vos terres, et vos forêts abondent en gibier... comme vos villages en jeunes et jolis minois.

LE COMTE.

Sur ce dernier point, baron Rodolphe, vous n'avez rien à m'envier, et le hameau voisin...

RODOLPHE, *riant*.

Oui, ce hameau... où vous faites si bien sauter les fillettes ! Voyez cependant l'injustice des hommes ! quelques malices bien innocentes, quelques tours.., qui ne tirent point à conséquence, joués à de bons et pacifiques maris, m'ont valu un surnom qui fait trembler toute la contrée.... et vous, pour le moins aussi pervers que moi, vous jouissez de la plus belle réputation !

LE COMTE, *riant*.

Baron, c'est que je n'ai pas, comme vous, un talisman....

RODOLPHE, *riant.*

Il est vrai que la plus sage ne pourrait se flatter de me résister.

LE COMTE.

La plus sage, dites-vous?

RODOLPHE, *riant.*

Oui, sans doute, fût-ce même Rose d'Amour, avec sa grande vertu... et son petit chaperon rouge! je me flatte même qu'avant peu...

LE COMTE, *souriant.*

Vous vous flattez en vain, mon cher Baron : la trêve est expirée ; Rose d'Amour a franchi mes limites ; elle est désormais sous ma protection.

RODOLPHE, *piqué.*

Voilà, comte Roger, un tour qui vaut tous les miens ; mais n'espérez pas que je vous laisserai paisible possesseur de ce trésor!

DUO.

Rose d'Amour a su me plaire.

LE COMTE.

Et moi, je l'aime avec ardeur!

RODOLPHE.

Ma flamme est pure, elle est sincère!

LE COMTE.

Je dois seul faire son bonheur.

RODOLPHE.

Elle doit faire mon bonheur.

ENSEMBLE.

Qui, vous? Non! non! quand j'adoreses charmes!

Rien ne pourra la ravir à mes lois,

Et je saurai, s'il le faut, par les armes,

Faire valoir mon amour et mes droits.

(*Au milieu de cet ensemble, pendant lequel Rodolphe et le Comte s'animent sensiblement, l'orage commence. L'Ermite de la forêt, appuyé sur son bâton, parait par la droite : il s'arrête au milieu du théâtre.*)

SCÈNE VI.

LES MÈNES , L'ERMITE. (*Il est vêtu d'un froc , sa tête est couverte d'un capuchon : une longue barbe blanche tombe sur sa poitrine.*)

TRIO.

L'ERMITE.

La paix soit avec vous, mes frères,
Et du ciel craignez le courroux.

LE COMTE.

Que l'Ermite juge entre nous.

RODOLPHE, *riant.*

Cet Ermite vit sur vos terres,
Et, sans doute, il sera pour vous.

LE COMTE.

Ne lui faites point cet outrage;
Dans sa retraite, il vit en sage.

(*A l'Ermite.*)

Pieux Ermite! en ce moment,
Connaissez notre différent.

L'ERMITE.

Croyez-vous donc que je l'ignore?
Pour l'aimable Rose d'Amour,
Que chacun de vous adore,
Vous vous querellez en ce jour.

LE COMTE *et* RODOLPHE.

Vous avez lu dans notre ame;
Chacun de nous la réclame!
Mais elle doit appartenir
A qui saura mieux la chérir.

LE COMTE.

Elle a, de ce ruban, mon père,
Paré ma houlette, un matin.

LE PETIT CHAPERON ROUGE,

RODOLPHE.

Pour moi, d'elle encor, je n'ai guère
 Obtenu qu'un regard mutin;
 Mais avant peu, vraiment, j'espère...

(*à part.*)

Grâce à cet heureux talisman,
 En recevoir mieux qu'un ruban!...

ENSEMBLE.

Vous avez lu dans notre ame;
 Chacun de nous la réclame.
 Mais elle doit appartenir
 A qui saura mieux la chérir!

L'ERMITE, *d'une voix majestueuse.*

RECIT.

Roger, et vous, Rodolphe, écoutez en silence
 L'arrêt que le destin rend pour vous aujourd'hui:

Rose d'Amour, comblant votre espérance,

(*A Rodolphe.*) (*Montrant Roger.*)

Doit vous appartenir... avant que d'être à lui!

LE COMTE, *stupéfait.*

Qu'entends-je? Arrêt affreux, et qui me désespère!

RODOLPHE, *d'un ton goguenard.*

Ah! que vous jugez bien, mon père!

L'ERMITE.

Le sort, bientôt, doit s'accomplir.

LE COMTE.

Non, je saurai le prévenir.!

LE COMTE *et* RODOLPHE.

ENSEMBLE.

Qui, vous? Non, non; quand j'adore ses charmes,
 Rien ne pourra la ravir à mes lois;
 Et je saurai, s'il le faut, par les armes,
 Faire valoir mon amour et mes droits.

L'ERMITE.

La paix soit avec vous, mes frères,
 Et du ciel craignez le courroux!

(*L'orage, qui allait toujours croissant, éclate à la fin du morceau. Rodolphe et le Comte se séparent en se menaçant; l'Ermite s'enfonce dans la forêt. Le théâtre n'est pas encore très-obscur; mais il le devient par degré pendant le monologue suivant.*)

SCÈNE VII.

ROSE D'AMOUR. (*Elle a sous le bras son petit pot de beurre et sa galette.*)

Comme il fait sombre!... On n'y voit goutte,... et je suis égarée.... La trêve est expirée.... Pour n'être point aperçue, j'ai pris des chemins que je ne connais pas, et voilà deux heures que je marche dans cette forêt; je devrais déjà être de retour au hameau.... Il faut être juste, je me suis un peu amusée en chemin... (*gaiement*) j'ai cueilli des noisettes... et puis, quand je marche en pensant à M. Alain, je ne sais comment cela se fait, je m'égare toujours!.... Je suis peut-être bien loin de l'ermitage.... et je crains de m'en éloigner encore.... Attendons ici que l'orage soit passé. (*Elle pose le pot de beurre et la galette sur le banc et s'assied.*) Pourquoi Alain n'est-il pas avec moi!... ce n'est pas que j'aie peur, au moins; (*élevant la voix*) non, je n'ai pas peur; (*baissant la voix*) mais on n'est pas fâché d'être deux. (*Le tonnerre a cessé; une douce mélodie se fait entendre.*) J'ai tant marché!... je suis bien lasse!.... et si je n'avais pas peur des loups, je crois que je m'endormirais sur ce gazon. (*Elle se place sur le banc. Une mélodie aérienne annonce les approches du sommeil. Rose d'Amour était près de s'endormir; un éclair brille, elle s'éveille en sursaut et s'enfuit de l'autre côté du théâtre, en poussant un cri.*) Ah!... j'ai cru le voir.... ce n'est rien... je commençais à m'endormir, je crois... (*Mélodie*) non! non!... Je vais chanter et danser pour mieux résister au sommeil. (*Chantant*) Tra la la la. (*Elle répète, presque endormie, le refrain de la ronde :*

Dancez, dansez, jeunes compagnes, etc.

(Insensiblement sa voix s'éteint ; elle traverse le théâtre en chancelant , et vient tomber endormie sur le banc qu'elle avait quitté.)

CHOEUR AÉRIEN.

Dors, tendre fleur d'amour et d'espérance ;
Repose en paix sur ce riant gazon,
Et souviens-toi, pour garder l'innocence,
De ne jamais quitter ton Chaperon.

L'ERMITE, s'avancant.

Aimable enfant, j'ai promis à ta mère
De protéger tes jeunes ans.
Et, par mon art, je parviendrai, j'espère,
A te sauver des pièges des méchans.
Dors, tendre fleur d'amour et d'espérance,
Puisse, retardant ton réveil,
Un rêve heureux, par sa présence,
Charmer ton paisible sommeil !

(It fait un signe ; aussitôt le fond de la forêt s'entr'ouvre, et à travers une vapeur légère, on aperçoit l'intérieur d'un palais magique : deux sièges sont préparés sur une estrade élégante.)

SONGE (1).

LE COMTE ROGER, sous un habit de cour très-brillant,
entouré des Plaisirs.

LE COMTE.

Charmans Plaisirs, que ma voix vous rassemble
Pour ajouter à l'éclat de ce jour ;
Ma Rose et vous devez régner ensemble,
Embellissez ce fortuné séjour.

(Danse des Plaisirs.)

C'est elle, elle s'avance ;
Ce jour comble mon espérance.

(Les Plaisirs volent au devant de Rose d'Amour, qui paraît amenée par Berthe et l'Ermite. Le Magister suit avec Nanette. Le Comte descend du trône et va au devant d'eux.)

(1) L'exécution de ce songe peut être extrêmement simplifiée, suivant les localités ; les danses n'y sont point indispensables : toutefois le fond du théâtre doit être exhaussé, et représenter le palais du troisième acte.

CHŒUR.

Quitte les champs, jeune et tendre bergère,
Et viens briller dans ce riant séjour.
Si le bonheur habite ta chaumière,
Tous les plaisirs te suivront à la cour.

LE COMTE, *allant vers Rose.*

Rose d'Amour, ma tendre amie,
Voici le fortuné moment
Où de te consacrer ma vie
Je vais faire le doux serment !

ROSE D'AMOUR. (1)

Alain ! Alain ! quel doux prodige !
Mais non, ce n'est point un prestige !
C'est lui, c'est bien lui que je voi....
Ah ! Monseigneur !...

(*Elle veut tomber à ses pieds.*)

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Relève-toi !
Ton ame est belle, noble et bonne.
La vertu brille sur ton front.
Il est bien tems que la couronne
Y remplace le chaperon.

ROSE D'AMOUR.

Faut-il quitter mon chaperon ?

(*On place un carreau au bas de l'estrade où le Comte vient de monter. Rose d'Amour se met à genoux; le Comte détache le chaperon et prend la couronne.*)

LE COMTE.

Rose, reçois cette couronne;
Le ciel plus juste te la doit,
Et c'est l'Amour qui te la donne.

(1) Pendant ce rêve, la femme qui a remplacé Rose d'Amour sur le banc de gazon doit paraître très-agitée.

LE PETIT CHAPERON ROUGE,
ROSE D'AMOUR.

Ah ! c'est l'Amour qui la reçoit.

ENSEMBLE.

Plus d'alarmes ,
Plus de tourmens ,
Goûtons les charmes
D'un nœud charmant.

(*Le Comte lui met la couronne sur la tête , et pendant que les jeunes filles dansent , on fait les apprêts de l'hymen. Des enfans apportent l'autel au milieu de la scène ; l'Ermite se place derrière ; le Comte et Rose d'Amour sont de chaque côté de l'autel.*)

L'ERMITE , *les unissant.*

Heureux amans , que l'Hyménée
Comble aujourd'hui votre désir ,
Et que le ciel daigne bénir
Une chaîne si fortunée.

CHOEUR

Ah ! que le ciel daigne bénir
Une chaîne si fortunée.

(*L'Ermite unit le Comte et Rose d'Amour. Pendant la cérémonie , les jeunes filles exécutent des danses gracieuses. Dès que l'union est terminée , tous les acteurs forment un tableau analogue à la fête. Le Songe disparaît insensiblement , et la forêt se retrouve dans l'obscurité.*)

CHOEUR AÉRIEN.

Dors , tendre fleur d'amour et d'espérance ,
Repose en paix sur ce riant gazon ,
Et souviens-toi , pour garder l'innocence ,
De ne jamais quitter ton chaperon.

(*Les voix se perdent dans le vague ; l'Ermite rentre dans la forêt ; le tonnerre éclate ; Rose d'Amour se réveille en sursaut , et se sauve de l'autre côté de la scène avec effroi.*)

SCÈNE VIII

ROSE D'AMOUR, RODOLPHE.

ROSE D'AMOUR, *s'appuyant en tremblant contre un arbre.*

Ah! mon Dieu!

RODOLPHE, *entrant par la gauche.*

Il faut convenir que je n'ai jamais mieux mérité le nom qu'on me donne dans ces montagnes.... me voilà rôdant dans le bois comme un loup... affamé... et par quel tems encore!... Rose d'Amour n'est pas à l'ermitage; peut-être s'est-elle égarée!... Si je pouvais la trouver!... (*gaiement*) je brûle d'exécuter les arrêts du destin.

ROSE D'AMOUR, *gaiement.*

Ah! me voilà bien éveillée, et j'ai fait un beau rêve!... l'orage est passé, allons bien vite à l'ermitage... (*Elle traverse le théâtre pour aller chercher le petit pot de beurre et la galette.*)

RODOLPHE, *l'apercevant.*

O fortune! la voilà.

ROSE D'AMOUR, *après les avoir pris.*

Je ne sais; mais ce rêve m'a donné un courage!... il est singulier, ce rêve!... je me voyais.... c'est que j'étais gentille... Et monsieur Alain.... et ma bonne mère.... et mam'selle Nannette, comme elle était belle!... et M. le Magister.... comme il était laid!... Partons bien vite, et ne disons à personne que je me suis endormie dans le bois; on me gronderait... M. le Baron aurait pu passer par là!... (*Elle se retourne et l'aperçoit qui s'approche d'elle.*) Ah! mon Dieu! le voilà.

RODOLPHE, *s'approchant d'un air patelin.*

Eh quoi! c'est vous, ma belle enfant?

ROSE D'AMOUR, *à part.*

Eh bien! pourtant, voyez-vous.... quand on parle du loup..

RODOLPHE.

Où allez-vous donc comme cela... toute seulette?

ROSE D'AMOUR.

Je vais à l'ermitage, mon doux Seigneur, porter à l'Ermite ces petites provisions. (*Elle veut sortir.*)

RODOLPHE, *l'arrêtant doucement.*

Êtes-vous donc si pressée ? Causons un petit moment.

ROSE D'AMOUR.

Je ne demande pas mieux, mon doux Seigneur.

RODOLPHE.

Savez-vous que vous êtes jolie.... à croquer!...

ROSE D'AMOUR.

Alain me le dit souvent.

RODOLPHE.

Mon enfant, il faut vous méfier de ce jeune Alain ! c'est un trompeur.

ROSE D'AMOUR.

Mon doux Seigneur, j'attendrai qu'il m'ait trompée pour le croire.

RODOLPHE.

La sagesse, mon enfant, c'est le trésor d'une jeune fille. (*D'une voix plus pateline encore.*) Avez-vous du penchant pour l'amour?....

ROSE D'AMOUR.

Je ne sais pas ce que c'est.

RODOLPHE.

L'amour, mon enfant, c'est le bonheur, et je puis vous rendre heureuse.

ROSE D'AMOUR.

J'aime mieux en charger Alain.

RODOLPHE.

Alain n'a pas les mêmes moyens que moi. Je possède un anneau miraculeux....

ROSE D'AMOUR.

Un anneau miraculeux!.... Voyons donc cela, mon doux Seigneur.

RODOLPHE, *à part, riant.*

Elle y vient d'elle-même.

FINALE.

ROSE D'AMOUR.

Mon doux Seigneur, je vous en prie.

RODOLPHE, *à part.*

Elle m'en prie, heureux moment !

ROSE D'AMOUR.

Que mon attente soit remplie,
Montrez-moi cet anneau charmant !

RODOLPHE.

Non, non, vraiment.

ROSE D'AMOUR.

Je vous en prie.

RODOLPHE, *à part.*

Heureux moment !

Si jeune et si jolie,

Faut-il contenter son envie ?

ROSE D'AMOUR.

Ah ! daignez combler mon espoir.

RODOLPHE, *d'un ton patelin.*

Non, vous ne devez pas le voir.

ROSE D'AMOUR, *plus pressante.*

Mon doux Seigneur, je vous en prie.

RODOLPHE, *à part.*

Elle m'en prie ! heureux moment !

ROSE D'AMOUR.

Je vous en prie,

Montrez-moi cet anneau charmant.

RODOLPHE, *à part, riant.*

Puisque telle est sa destinée,

Et qu'elle souscrit à son sort,

Puisque le ciel la condamnée !

Pourquoi donc différer encor ?

ROSE D'AMOUR.

Mon doux Seigneur, je vous en prie.

RODOLPHE.

Vous le voulez ?...

ROSE D'AMOUR.

Oui, je le veux.

RODOLPHE, *tui tendant la main.*

Que votre attente soit remplie !

LE PETIT CHAPERON ROUGE,

ROSE D'AMOUR, *regardant l'anneau sans émotion.*

Il n'a rien de miraculeux.

RODOLPHE, *frappé d'étonnement.*

Que vois-je ?... ô surprise cruelle !

Comment se fait-il que sur elle

Ce talisman soit sans pouvoir ?

ROSE D'AMOUR, *avec malice.*

Mon doux Seigneur, au revoir.

RODOLPHE.

Ma belle enfant, je vous en prie.

ROSE D'AMOUR.

Non, non, car l'Ermite m'attend.

RODOLPHE.

Que mon attente soit remplie,

Demeurez encore un moment !...

ROSE D'AMOUR.

Non, il m'attend.

RODOLPHE.

Je vous en prie.

(On entend le son du cor.)

ROSE D'AMOUR.

Mon doux Seigneur, entendez-vous ?

Il faut, il faut que je vous quitte ;

Et d'ici, vous-même, entre nous,

Si vous m'en croyez, partez vite.

RODOLPHE.

Et pourquoi cela, ma petite ?

ROSE D'AMOUR, *avec malice.*

C'est que l'on fait la chasse aux loups !

*(Elle lui échappe, et disparaît dans la forêt.)*RODOLPHE, *seul.*

Elle me fuit ! vraiment j'eurage...

Son talisman, je le vois bien,

A plus de pouvoir que le mien.

Mais courons vite à l'ermitage ;

*(On entend encore le son du cor, mais plus rapproché.)**(Reprenant sa gaité)*

De cet enfant l'avis est sage.

Sauvons-nous, allons, sauvons-nous,

Puisque l'on fait la chasse aux loups.

(Il s'enfonce dans la forêt.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur de l'ermitage. C'est une chambre gothique où l'on ne voit pour tous meubles qu'une table vermoulue, un vieux fauteuil et quelques escabelles. La porte d'entrée est dans le fond à gauche et vis-à-vis le public. Une petite porte est de l'autre côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ERMITE, NANETTE,

(Au lever du rideau, l'Ermite est assis auprès de la table et tient encore un grand livre dans lequel il lisa it. Nanette est auprès de lui).

NANETTE.

Oui, bon Ermite, c'est Monsieur le Magister qui m'envoie auprès de vous; Monsieur le Baron Rodolphe était au hameau, et il a craint...

L'ERMITE. *quittant son livre et se levant.*

Monsieur le Baron!... ne l'avez-vous pas rencontré dans la forêt?

NANETTE, *rougissant.*

Oui... bon Ermite.

L'ERMITE.

Eh! que vous a-t-il dit?

NANETTE.

PREMIER COUPLET.

Il m'a demandé le bouquet
Dont j'avais parcé mon corsage;

J'ai su d'abord, en fille sage,
 Refuser ce qu'il demandait.
 Bientôt, cessant d'être sévère,
 Je le lui donnai tendrement. . . .

(Geste de l'Ermite.)

Ce n'est pas ma faute, mon père,
 C'est qu'il avait un talisman.

2^e. COUPLET.

On dit que le sort le plus doux
 Nous attend dans le mariage,
 Et qu'une fille de mon âge
 Ne doit aimer que son époux.
 Le Magister ne me plaît guère,
 Je le confesse franchement . . .
 Ce n'est pas ma faute, mon père,
 C'est qu'il n'a pas de talisman.

L'ERMITE, *souriant.*

La nuit approche, mon enfant; je ne puis vous garder plus long-tems en ces lieux. Il faut que vous partiez pour vous rendre au château du comte Roger... vous y serez bien reçue.

NANETTE.

Bon Ermite, si Monsieur le Magister vient, vous ne lui parlerez pas du bouquet

L'ERMITE, *souriant.*

Non, mon enfant, ni du baiser!

NANETTE.

(Elle est toute surprise; puis, elle s'approche de la table, prend son paquet, et dit à l'Ermite, en lui faisant une révérence :)

Adieu, mon père.

L'ERMITE.

Adieu.

(Nanette ouvre la porte du fond et sort.)

SCÈNE II.

L'ERMITE *se remet à la table, reprend son livre et dit avec inspiration :*

Rodolphe s'avance vers cette retraite !... un perfide dessein guide ses pas : il croit pouvoir m'abuser.... mais il vient lui-même se jeter dans le piège que le sort, depuis long-tems, tendait à son orgueil.... Le voici !... les destins de Rose d'Amour vont s'accomplir.

SCÈNE III.

L'ERMITE, RODOLPHE, vêtu comme au premier acte.
(*Il est suivi de deux écuyers portant une corbeille remplie de fruits.*)

RODOLPHE, *patelin et goguenard dans toute cette scène.*

Sage anachorète, ma visite vous surprend, sans doute.

L'ERMITE.

Non, je vous attendais.

RODOLPHE.

Ah ! oui... Vous aviez prévu que je reviendrais de toutes mes erreurs... eh bien ! vous ne vous êtes pas trompé, digne Ermite... Vous connaissez les torts du comte Roger envers moi. Je lui avais juré une guerre éternelle ; mais j'ai résolu de terminer nos différens... Le bonheur de mes vassaux, les vertus du Comte, tout m'en fait une loi... et je viens vous prier... de vouloir bien lui porter à l'instant... de ma part... des paroles de paix et d'amitié...

L'ERMITE, *souriant.*

Ce langage est-il bien sincère ?

RODOLPHE.

Me feriez-vous l'injure d'en douter?... (*Montrant la corbeille, en riant.*) Voici une légère offrande qui vous prouvera... ma franchise ; mais, hâtez-vous, digne Ermite... les momens

sont précieux... le trêve est expirée, et demain, avec l'aurore, une guerre cruelle peut recommencer.

L'ERMITE, *avec ironie.*

Je vous entends; vos souhaits vont être remplis! (*Avec une intention très-prononcée.*) Vous pouvez m'attendre en ces lieux.

RODOLPHE, *avec malice et gâté.*

En voyant le calme dont vous jouissez dans ce séjour, on serait tenté de se faire ermite!...

L'ERMITE.

Ne vous abusez point, baron Rodolphe; on ne trouve pas toujours au fond d'un ermitage le bonheur que l'on vient y chercher.

RODOLPHE, *s'adressant à un des deux écuyers.*

Robert! servez de guide à ce digne homme.

(*L'Ermite lance à Rodolphe un regard plein de pénétration et sort par la porte du fond, suivi de l'écuyer; le second entre dans une chambre voisine.*)

SCÈNE IV.

RODOLPHE.

(*Rodolphe suit l'Ermite des yeux, et quand il est parti il s'écrie avec joie :*)

RECITATIF.

Enfin, me voilà seul! ô fortuné séjour!
Ici!... dans un instant! A peine je respire!...
Ah! de ce cœur brûlant, viens calmer le délire,
Rose, viens m'accorder le prix de tant d'amour.

AIR.

Dans l'ombre de la nuit
Que l'amour pour le cœur a de charmes!
Avec le jour qui fuit,
La pudeur voit s'enfuir ses alarmes,
Et toujours la beauté rend les armes
Dans l'ombre de la nuit.

Voici l'heure charmante
 Où Rose doit venir,
 Et cette douce attente
 Est déjà le plaisir!
 Viens, hâte-toi, ma belle,
 Et bannis ton effroi ;
 Rose, rassure-toi,
 Car, c'est le bonheur qui t'appelle.

Dans l'ombre de la nuit. etc.

(*A la fin de l'air, le second écuyer rentre avec une lampe qu'il place sur la table*)

Mais, ne perdons pas un instant (*Il ouvre la corbeille et en tire une robe pareille à celle de l'Ermite, ainsi qu'une longue barbe blanche; l'écuyer l'aide à s'habiller.*) Puisque le diable s'est, dit-on, fait ermite, je puis bien le devenir.

(*L'écuyer sort et referme la porte.*)

SCÈNE V.

RODOLPHE, *seul.*

Rose, dit-on, ne quitte son chaperon qu'en présence de l'Ermite.... si je pouvais.... la faible clarté de cette lampe m'aide encore à la tromper.... Prenons place dans ce vieux fauteuil (*il s'assied dans la même position où se trouvait l'Ermite, et prend le livre*), et faisons semblant d'être en prières!... (*en disant ces mots, il ouvre son livre.*) Ce grimoire est sans doute de la main de l'Ermite.... c'est peut-être l'histoire de sa vie.... elle doit être curieuse. (*Il tourne un feuillet et demeure frappé.*) Que vois-je?... en croirai-je mes yeux ? (*Il lit :*) « Union secrète.... de Raymond et de

Zélinde.... » Ma sœur!... se pourrait-il? (*On frappe.* (1) *La voilà !*

SCÈNE VI.

RODOLPHE, M. JOB, BERTHE *appuyée sur son bras.*

RODOLPHE.

Le Magister!.... quel contre-tems!...

BERTHE.

Ah ! bon Ermite! avez-vous vu Rose d'Amour! Cette chère enfant est partie ce matin du hameau pour venir à l'ermitage: il est déjà nuit; elle n'est pas encore de retour. (*A voix basse*) On dit qu'on a vu rôder le Loup dans la forêt.... et, pour venir à son secours, j'ai retrouvé mes jambes de quinze ans.

M. JOB, *assis sur une escabelle, et paraissant très-fatigué.*

Vous êtes bien heureuse, madame Berthe; moi je crois que j'ai perdu celles qui me restaient.

BERTHE.

Parlez, bon Ermite, et calmez mon inquiétude : le Petit Chaperon rouge est-il venu à l'ermitage?

RODOLPHE, *à part.*

Il faut les éloigner (*Haut.*) Hélas! bonne Berthe, la trêve est expirée, et Rose d'Amour est tombée au pouvoir du comte Roger : il l'a emmenée dans son château!

BERTHE.

Ah ! mon Dieu! si elle allait quitter son chaperon ! Venez, monsieur Job ; donnez-moi le bras, et rendons-nous vite au château du Comte.

M. JOB.

Impossible, dame Berthe, impossible ! Je meurs de lassitude...

(1) A Paris, on passe la scène de M. Job et de Berthe, et au lieu de ces mots *la voilà !* on dit de suite : Qui est là ? — Le petit Chaperon Rouge, etc., page 56; mais cette scène VI est indispensable pour l'intérêt, et je prie MM. les Directeurs des départemens de ne point la supprimer.

(*Note de l'Auteur.*)

d'ailleurs, vous savez ce qui m'amène. Nanette, l'intéressante Nanette est ici... Brave homme ! je vous l'ai envoyée.

RODOLPHE, *riant*.

Oui, je l'ai vue... M. Job, je vous remercie; elle est gentille !...

M. JOB, *à part, surpris*.

Diantre ! comme il y voit clair pour son âge ! (*Haut.*) Au fait, digne Ermite ; j'ai pris la liberté de vous adresser ma Nanette, pour la soustraire à la... voracité... de Monseigneur Rodolphe, dont je connais, mieux que personne, la déloyauté, le libertinage, la....

RODOLPHE.

Assez, assez, M. le Magister... je n'aime pas qu'on médise ainsi du prochain... surtout en son absence.

M. JOB, *toujours assis*.

Oh ! je ne me gêne pas davantage pour dire tout cela devant lui... Mais, de grâce, ne me faite pas languir plus long-tems... où est Nanette ?

RODOLPHE.

Au château du Comte.

M. JOB, *se levant brusquement*.

Au château du Comte ! Prenez mon bras, dame Berthe, prenez mon bras. Peste ! quel accapareur de filles, que ce comte Roger ! Au revoir, bon Ermite, au revoir.

BERTHE.

Bon Ermite... priez le ciel pour cette chère enfant.

RODOLPHE.

Je m'en occupe en ce moment.

M. JOB.

Et pour Nanette, bon Ermite !...

RODOLPHE.

C'est fini.

M. JOB.

Que je vous ai d'obligations ! (*Il donne le bras à Berthe, et ils sortent en fermant la porte. Rodolphe reprend le livre.*)

SCÈNE VII.

RODOLPHE.

Ma sœur Zélinde, mariée secrètement à Raymond! (*tisant*)
 » Le premier jour du mois de mai, l'an mil vingt-trois... Il y
 a dix-sept ans. (*On frappe à la porte.*) Qui est là?

ROSE D'AMOUR, *au dehors.*

Le Petit Chaperon Rouge.

RODOLPHE, *refermant le livre avec joie.*

C'est elle! (*contrefaisant la voie de l'ermite, mais d'une
 voix un peu émue*) tirez la bobinette, et la chevillette cherra.
 (*La porte s'ouvre; Rose d'Amour entre en tenant le petit pot
 de beurre et la galette.*)

SCÈNE VIII.

RODOLPHE, ROSE D'AMOUR.

ROSE D'AMOUR.

Est-ce que vous êtes enrhumé, bon Ermite?

RODOLPHE, *saisissant cette idée et toussant.*

Oui... oui, mon enfant, en t'attendant.

ROSE D'AMOUR.

Pardon, bon Ermite, pardon; il m'est arrivé tant de choses
 aujourd'hui, voyez-vous! je vous raconterai tout cela; voici
 ce que Madame Berthe vous envoie.

RODOLPHE.

Mets cela sur la table, et viens t'asseoir un moment à mon côté.

ROSE D'AMOUR.

Volontiers, bon Ermite. (*Elle pose le petit pot de beurre
 sur la table, la galette par dessus; prend une escabelle et la
 place près du fauteuil.*)

RODOLPHE.

Pourquoi donc, mon enfant, es-tu venue si tard aujourd'hui ?

ROSE D'AMOUR.

Ne me grondez pas, bon Ermite !... D'abord, je me suis égarée... il a fait un orage !... j'ai rencontré Monseigneur le Loup... j'ai dansé à une noce... oh ! j'ai bien dansé !... Aussi, j'étouffe avec ce petit chaperon... Bon Ermite, voulez-vous me permettre de le quitter ?

RODOLPHE, à part.

Elle me le demande ! (*Haut.*) Ici, mon enfant, tu n'as rien à craindre.

ROSE D'AMOUR.

C'est que vous m'avez tant recommandé de le garder !... C'est un joli présent que vous m'avez fait là, bon Ermite ; tout le monde m'en fait compliment. (*Elle quitte le petit chaperon, le place sur la table, et vient se rasseoir près de Rodolphe.*)

RODOLPHE, à part.

Pauvre petite !

ROSE D'AMOUR.

Bon Ermite, achevez-moi le joli conte que vous m'avez commencé l'autre jour.

RODOLPHE, riant à part.

Voilà qui va m'embarrasser un peu... (*Haut.*) Quel était donc ce conte, mon enfant ?

ROSE D'AMOUR.

Vous savez bien, bon Ermite, celui qui parlait de la petite Claire et de Robert le trompeur.

RODOLPHE.

Ah ! oui... oui... la petite Claire... je m'en souviens.

D U O.

ROSE D'AMOUR.

Racontez-moi, je vous supplie,
Ce que devint la pauvre enfant ;
Cette Claire était si jolie !
Ce Robert était si méchant !

LE PETIT CHAPERON ROUGE,

RODOLPHE.

Écoute bien, ma chère enfant,
Écoute bien.

ENSEMBLE.

ROSE D'AMOUR, *s'approchant et s'appuyant sur ses genoux pour écouter.*

Ce conte est bien intéressant,
J'écoute bien.

RODOLPHE.

PREMIER COUPLET.

Robert disait à Claire :
Je t'aime avec ardeur !
On m'a pourtant, ma chère,
Surnommé le trompeur ;
Mais, fais-moi, je t'en prie,
Par tes douces vertus,
Trouver fidèle amie,
Je ne tromperai plus !

ROSE D'AMOUR.

Oh ! vous vous trompez, bon Ermite,
Et ce n'est pas ce conte-là.

RODOLPHE.

Écoute-moi donc, ma petite ;
Je m'en souviens, c'est bien cela.

ENSEMBLE.

ROSE D'AMOUR.

Non, vous vous trompez, bon Ermite,
Et ce n'est pas ce conte-là.

RODOLPHE.

Tu crois ? . . . Eh bien ! écoute . . . m'y voilà.

ROSE D'AMOUR, *reprenant sa position.*

Claire m'intéresse déjà.

RODOLPHE.

2^e. COUPLET.

Robert, aux pieds de Claire,
Lui dit : Reçois ma foi ;

OPÉRA-FÉERIE.

D'un sort toujours contraire,
Chère enfant, venge-moi !
Le trompeur t'en supplie,
Par tes douces vertus ;
Sois sa fidèle amie,
Il ne trompera plus.

ROSE D'AMOUR.

ENSEMBLE. } Mais vous vous trompez, bon ermite,
Et ce n'est pas ce conte là !

RODOLPHE.

Écoute-moi donc, ma petite,
Je m'en souviens, c'est bien cela.

ROSE D'AMOUR.

Non, non, ce n'est pas cela.

RODOLPHE, *prenant sa main.*

Rose, que ta main est charmante !

ROSE D'AMOUR.

Ah ! jamais, bon Ermite, ici.
Vous ne prêtez ma main ainsi.

RODOLPHE, *l'attirant à lui, à part.*

Pauvre petite ! elle est tremblante !

(haut) Rose ! quels fortunés instans !

Approche-toi.

ROSE D'AMOUR, *reculant un peu son escabelle.*

Mon dieu, mon père

Que vous avez des yeux étincelans !

RODOLPHE.

C'est pour mieux t'admirer, ma chère !

ROSE D'AMOUR, *effrayée.*

Ah ! jamais, bon Ermite, ici,
Vous ne me regardiez ainsi !

RODOLPHE, *avec véhémence, lui prenant la main.*

Ah ! ne crains rien, par le ciel même,
Je jure d'être ton appui.

ROSE D'AMOUR, *se levant, avec beaucoup d'effroi.*

Ah ! surprise extrême !

Que vous avez la voix forte aujourd'hui !

RODOLPHE, *ôtant sa barbe et rejetant son capuchon.*

C'est pour mieux te dire je t'aime.

(Il se jette à ses pieds.)

LE PETIT CHAPERON ROUGE,

ROSE D'AMOUR, *le fuyant, avec un cri.*

Dieu ! Monseigneur !... Ah ! quelle trahison !

Et je n'ai plus mon chaperon.

(*Elle s'élançe pour le reprendre.*)

RODOLPHE, *l'arrête et lui chante avec amour*

Rose ! Rose ! Daigne m'entendre !

C'est l'amant le plus tendre

Que tu vois près de toi.

ROSE D'AMOUR.

Non, non, je ne puis vous entendre.

Laissez-moi ! laissez-moi !

Dieu puissant ! viens me défendre,

Daigne prendre pitié de moi.

RODOLPHE.

C'est l'amant le plus tendre

Que tu vois près de toi.

Rose, daigne m'entendre.

ROSE D'AMOUR.

Non, je ne puis vous entendre.

RODOLPHE,

Viens combler mon désir.

ROSE D'AMOUR.

Non, non, j'aime mieux mourir.

RODOLPHE.

Eh bien ! puisque ma constance,

Puisque mes vœux sont superflus,

Cet anneau, par sa puissance,

Va me venger de tes cruels refus.

ROSE D'AMOUR.

Ah ! quel moment ! plus d'espérance !

Mes cris sont superflus.

(*Rodolphe présente le talisman à Rose d'Amour ; un charme surnaturel l'entraîne vers lui, elle va tomber dans ses bras.*)

LA VOIX DE L'ERMITE.

Arrête, Rodolphe, c'est la fille de ta sœur.

(*Un éclat de tonnerre se fait entendre : l'ermite disparaît tout-à-coup et fait place au palais de Roger, que l'on a vu dans le songe. Le Comte est sur son trône, entouré de sa*

cour. Rose d'Amour se trouve évanouie dans les bras de l'Ermite.)

RODOLPHE.

Qu'entends-je!

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LE COMTE RODOLPHE, L'ERMITE, ROSE D'AMOUR,
BERTHE, M. JOB, NANETTE, EDMOND, TOUTE LA COUR
DU COMTE ROGER.

CHŒUR.

Rose, Rose, calme ta frayeur,
Voici l'instant de ton bonheur.

(Pendant ce chœur, Rose d'Amour revient insensiblement à elle. Roger est descendu de son trône; en rouvrant les yeux, elle l'aperçoit et le reconnaît.)

ROSE D'AMOUR.

Alain!... mon rêve s'accomplit. *(Elle tombe dans ses bras.)*

LE COMTE.

Chère Rose!

RODOLPHE.

Eh quoi! mon père, cette aimable enfant serait la fille de ma sœur!....

L'ERMITE.

Zélinde, secrètement unie à Raymond, donna le jour à Rose d'Amour dans la cabane d'un pauvre bûcheron de la forêt. Je pris cette enfant sous ma protection, je la confiai à la bonne Berthe, et j'ai toujours veillé sur sa destinée.

LE COMTE, *riant.*

Baron Rodolphe, d'après nos conventions, vous voilà devenu mon vassal.

RODOLPHE.

Oui, Comte; voilà le loup pris dans le piège.

LE COMTE.

Vous connaissez aujourd'hui la cause de mon refus... que nos différens soient terminés. Gardez votre pouvoir, et que mon union avec la fille de votre sœur soit entre nous le garant sacré d'une éternelle amitié.

RODOLPHE, *d'un ton ironique.*

Comte, tant de vertus m'inspirent le désir de marcher sur vos traces, et désormais... je ne veux vivre... que pour réparer mes torts.

NANETTE, *bas à Rodolphe.*

Vous me rendrez mon bouquet...

RODOLPHE, *de même avec malice.*

Oui, quand vous me rendrez le baiser.

CHŒUR FINAL.

Que de nos chants ce séjour retentisse,
Fut-il jamais un plus beau jour ?
Qu'à nos voix la lyre s'unisse
Pour célébrer ROSE D'AMOUR !

FIN.